

LES DE FERRY, GENTILSHOMMES ET MAÎTRES-VERRIERS, FACE À L'ÉVOLUTION DE L'ARTISANAT ET DE LA DEMANDE DE VERRE

L'histoire de la famille de Ferres ou de Ferry « gentilshommes verriers » s'étend sur près de cinq siècles et demi dans notre région. Elle couvre donc, à elle seule, tout ce que l'on peut espérer connaître de l'évolution de cette activité, essentiellement artisanale, sur le long terme jusqu'à son extinction face à la montée en force de l'industrie du verre.

En réalité, cette famille va illustrer dès son arrivée en Provence la double histoire de cet artisanat. Il y aura, à l'origine, leur réussite marquée par la verrerie d'art et, par la suite, leur expansion et la nécessité de répondre aux usages courants de la verrerie, deux mondes fort différents. L'artisanat d'art leur ouvrira de nombreuses portes, celle du roi René et des grands de ce monde, d'où la reconnaissance, les privilèges et la richesse grâce aux ventes d'objets d'exception. Cela durera un peu plus d'un demi-siècle, puis il leur faudra répondre aux besoins croissants du plus grand nombre, ceux de la verrerie courante. Cette dernière est étroitement dépendante, non pas des besoins, mais de la demande solvable. Or, la croissance économique, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, n'a pas favorisé la classe rurale majoritaire, ni contribué à l'enrichissement des artisans verriers. Le réveil de la demande d'objets en verre au XIX^e sera la résultante des progrès techniques et du passage à la houille, dès lors l'artisanat de verres ordinaires aura vécu. Malgré la concurrence croissante, Paul de Ferry de Fontnouvelle réussira à maintenir jusqu'en 1889, au lieu-dit Catalan, commune de Simiane, la dernière verrerie artisanale d'objets courants.

LES VERRIERS DE LA FIN DU MOYEN AGE

L'usage d'objets en verre durant l'antiquité, même tardive, n'est plus à démontrer dans notre région. Par la suite, sauf l'existence probable d'une

verrière dépendant de Saint Symphorien à Buoux, travaillant notamment pour Saint Victor de Marseille, il faut attendre la fin du XIII^e pour noter la tentative d'implantation d'une verrerie au vallon de Longaresque près de Cavaillon et son échec, face à une population hostile. L'installation des Papes à Avignon crée une demande, tout à la fois en qualité et en quantité. On constate une véritable efflorescence de verreries à Avignon d'abord, dès 1316, puis dans notre région: La Roche d'Espeil (1345-1365), Roussillon (1338-1382) et Valsaintes (1383). À la fin du siècle, le Grand Schisme et les conflits qui en découlent, ruinent la demande, tandis que Raymond de Turenne se charge des verreries, notamment de celle de l'abbaye de Valsaintes en 1391. Malgré de nombreuses destructions et l'anémie démographique, les verreries réapparaissent très vite au début du XIV^e siècle. Une preuve étonnante résulte de l'inventaire d'une boutique d'Apt en 1414, puisque son stock comprend 1200 verres (gobelets) aux côtés de 1200 pots à vin¹. Danièle Foy note, pour sa part, que la vaisselle de verre usuelle ne semble pas alors beaucoup plus chère que la vaisselle de terre commune, ce que confirment les proportions de verre et pots². Les Tartarins, grande famille de verriers dont on trouve de multiples mentions de 1338 à 1440, à Roussillon, Sales et Saint-Maximin, fournissaient probablement la boutique d'Apt. Malgré les difficultés économiques et les destructions, le constat s'impose: l'artisanat verrier n'avait pas totalement disparu, mais il avait besoin d'un renouveau. Au moment même où l'esprit de la Renaissance et le redémarrage de l'économie gagnaient la France, l'arrivée des maîtres verriers d'Altare, transfuges de Murano dont ils possédaient certains secrets de la « façon de Venise », tombait à point nommé.

LES ALTARISTES, LA REPRISE DE LA RENAISSANCE ET LE ROI RENÉ

La venue de familles de verriers italiens en provenance de Ligurie et d'Altare en particulier, a profondément marqué les esprits en raison de la qualité artistique de leurs productions. Ces familles vont s'imposer dans de nombreuses régions en France, mais aussi dans le Brabant. En Provence, tout particulièrement, la famille de Ferres ou de Ferri (y), va créer des verreries, parfois avec d'autres verriers, parmi leurs proches.

L'installation de Benoît de Ferres (Benedetto Ferro) à Goult s'inscrit d'autant mieux dans la légende des lieux, qu'elle est associée à un grand per-

1. Fernand SAUVE *Le Mercure Aptésien* (4353-4469), note 177, diverses transcriptions d'archives notariales concernant les verriers de Goult Roussillon.

2. L'ensemble du texte présenté tire grand parti des ouvrages suivants: Gaston ARNAUD D'AGNEL, *Notes sur la Verrerie en Provence*, Congrès des Sociétés savantes de Marseille (1906-07); Danielle FOY: *L'Artisanat du verre creux en Provence médiévale*, 1975. *Le verre médiéval et son artisanat en France méditerranéenne*, Paris, 1988; *À travers le verre du Moyen Âge à la Renaissance*, Rouen 1989-90.

sonnage, le roi René qui, selon Villeneuve-Bargemont « s'y fit construire un appartement, afin d'observer avec attention le travail des ouvriers (ce local se montrait encore aux voyageurs en 1790 sous le nom de chambre du roi René) »³. Jean Delumeau dans l'ouvrage *La civilisation de la Renaissance*⁴ note qu'il n'existe pas de coupure à cette époque entre Art et Technique. Il en veut pour preuve le fait qu'en Italie, les princes, capitaines et mécènes, favorisèrent l'éclosion d'une culture nouvelle et que plusieurs générations de techniciens italiens furent en même temps des artistes de renom. Selon lui, l'attention des Grands de ce monde se détourna quelque peu du « monde des essences » pour se pencher vers « l'univers expérimental ». Dans le même ordre d'idées, Bertrand Gilles a pu parler d'un « gauchissement » de la civilisation de la Renaissance vers la technique.

Cet aspect est essentiel aux yeux du roi René qui favorise cette industrie « en considération de la gentillesse et noblesse qui est en l'ouvrage de verrerie et qu'aussi c'est le bien du pays et de la chose publique »⁵. Le roi René est parfaitement conscient de l'intérêt de soutenir une telle activité. Il écrit « De tant que le peuple est plus riche, le trésor du roi en est plus grand ».

De nombreux rois et princes ont pratiqué de même à toutes les époques, car savoirs et secrets induisent prestige et richesse. Sous Septime Sévère en 200, l'art de la verrerie est élevé au rang des arts somptuaires et, en 337, Constantin exempte les verriers des charges publiques. Donc, dès cette époque, la verrerie d'art fait partie des marchandises dites royales. La Renaissance ne fera que reprendre le même chemin.

Marie-Louise des Garets dans *Le Roi René*, apporte un détail révélateur « Le roi aime la belle matière, il emploie de la vaisselle de verre venue de ses verreries de Goult ou de La Roche-sur-Yon »⁶. Les Comptes du Roi René en font foi. Il accorde des privilèges à certains d'entre eux, tout comme le font de nombreux princes à cette époque. « Ainsi donne-t-il des lettres d'anoblissement à une famille Ferry, il vient la visiter sans façon à la manufacture de Goult, donne à l'aîné le titre de verrier du roi, exempte d'impôts tous ses ouvriers et donne lui-même le dessin de vitraux « moult bien bariolés »⁷.

La même formule est reprise concernant un achat de verres « moult bien variolés et bien peints » destiné à Louis XI neveu de René. Leur valeur de cent florins marque une énorme différence vis-à-vis de la charge de

3. VILLENEUVE-BARGEMONT, *L'Histoire de René d'Anjou*, Paris 1825, tome 3, p. 32.

4. Jean DELUMEAU, *La civilisation de la Renaissance*, Paris, 1984.

5. Anselmo MALLARINI, *À travers le verre du Moyen Âge à la Renaissance*, Colloque de Rouen 1989-90, p. 129. Sa contribution sur l'émigration des verriers d'Altare entre le xv^e et le xviii^e et son influence sur l'évolution de la verrerie en France.

6. Marie-Louise DES GARETS, *Un artisan de la Renaissance française au xv^e siècle. Le Roi René*, Paris 1946, rééd. 1980, p. 128.

7. *Op. cit.*, p. 166. Un récit analogue se trouve dans la biographie de René d'Anjou par le Cte de Quatrebarbes dans son édition des Œuvres complètes du roi René. Angers, 1844-1846.

verres ordinaires qui n'était que de 12 florins, soit en poids un rapport de un à quatre cents. Le marché de l'art devient porteur : les seigneurs français ont admiré les trésors de la Renaissance italienne et désirent faire de même, participant au même état d'esprit.

De plus, ils vont certainement bénéficier du fait que les banquiers et grands commerçants de Marseille et d'Avignon sont presque exclusivement entre des mains italiennes. Christian de Ferry relève, dans *L'Histoire de René d'Anjou* de Villeneuve-Bargemont, « qu'il se forma à Marseille, des magasins très vastes pour y renfermer les produits des verreries de Provence, devenus assez abondants pour fournir les provinces voisines, et même pour en exporter une grande quantité en Espagne et dans le Levant »⁸. Nicolas (nommé verrier du roi en 1476), et ses frères, Jean et Galiot, vont bénéficier d'un marché florissant, profitant tout à la fois, des désirs d'une aristocratie portée à l'ostentation et des exportations à partir du port de Marseille.

Sur plus de cinquante ans, les capacités artistiques de ces maîtres verriers parfaitement adaptées à un marché porteur, expliquent leur fulgurante ascension.

Deux constats en administrent la preuve :

Leurs achats de biens fonciers à Goult représentent l'équivalent d'un demi-feu fiscal. Ce demi-feu étant exempté de taille en leur faveur, la communauté de Goult taxée à 5 feux n'étant pas déchargée de ce demi-feu, estime, à juste raison, qu'elle n'a pas à supporter les avantages concédés aux Ferri à ses dépens. Elle introduit une réclamation qui sera couronnée de succès puisque sa taxe sera ramenée à 4,5 feux.

Leur anoblissement leur ouvre les portes de la petite noblesse locale. Galiot se marie à Marguerite des Astouaux de Murs, tandis que deux de ses fils : François et Jean, se fiancent, le 28 octobre 1510, avec Antoinette et Catherine, deux des filles de Barthélemy de Simiane, seigneur de Lacoste.

LA DEMANDE DE VERRES D'USAGE COURANT, AU COURS DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Les descendants de Nicolas, de Jean et Galiot, forts dynamiques, donnent naissance, au fil du temps, à environ une trentaine de sous branches qui vont essaimer un peu partout en France et à l'étranger. À ce propos, la consultation de « *L'histoire généalogique de la Famille de Ferry (1333-2002)* » établie par Christian de Ferry de Fontnouvelle⁹, nous a fourni une abondante et indispensable documentation qui dépasse largement le cadre généalogique habituel.

8. VILLENEUVE-BARGEMONT, p. 262.

9. Christian de FERRY DE FONTNOUVELLE, *Histoire généalogique de la Famille de Ferry, 1333-2002*, Paris 1999-2002.

Les Ferry vont rejoindre à Pourcieux et à Roquefeuille, d'autres verriers issus d'Altare. Ils s'installent aussi dans la Drôme à Montlucet-Citelles, vers 1509 à Valsaintes sur le plateau de Vaucluse. La multiplication des verreries accroît la concurrence, d'autant qu'ils ne sont pas seuls verriers. Il en est fini de la belle période de récupération après les douloureux effets du XIV^e siècle. Plus grave encore, les guerres de religion arrêtent définitivement la croissance et entraînent l'abandon de certaines verreries.

Rose de Villequez rapporte qu'à cette époque, en Lorraine, le prix du verre s'effondre, sous les coups d'une concurrence accrue et de la baisse de consommation qui caractérise cette même fin de période. Le verre se vendait à vil prix tandis que le coût de la vie devenait extrêmement cher. En Hesse, les limitations instaurées par les autorités pour le menu verre font qu'un maître et son compagnon ne doivent pas réaliser par jour, plus de 200 verres à bière ou 300 coupes.

Faute de pouvoir aborder de façon substantielle, la médiocrité de la demande de verre en conséquence des faiblesses de l'économie des XVII^e et XVIII^e siècles, nous retiendrons, pour faire bref, un passage de l'ouvrage de François Hincker, consacré à la consommation en général: «Ce système socio-économique révèle l'absence de marché pour les biens intermédiaires. Les produits de luxe trouvent auprès des riches rentiers, un marché expliquant la prospérité du secteur (en certaines régions). La masse paysanne et le petit peuple des villes, soit près des neuf dixièmes de la population, consomment, dans la faible proportion laissée par les besoins alimentaires des articles de qualité courante pour lesquels les structures de production traditionnelles sont suffisantes (voire excédentaires). L'absence de classe moyenne rurale nombreuse pèse sans aucun doute très lourdement dans le sens d'une non-révolution industrielle et commerciale»¹⁰.

Devant une telle situation qui touchera tous les verriers, ceux de Murano y compris, l'on comprend mieux que les corporations aient établi une réglementation sévère puisqu'il fallait limiter à tout prix la concurrence. L'entrée de nouveaux venus dans la profession était devenue impossible, même les verriers issus de familles proches se voyaient interdits d'exercice. La lutte constante de l'organisation pour le maintien des privilèges acquis apparaît clairement dans les archives conservées à Aix-en-Provence sur ce sujet¹¹.

Malgré les efforts déployés, la situation des verriers n'est guère enviable.

Christian de Ferry écrit «Le statut social des gentilshommes-verriers a toujours été ambigu, en raison peut-être de l'origine de leur noblesse, essen-

10. François HINCKLER, *La Révolution française et l'économie*, Paris, 1989, p. 58.

11. AD 13 Aix-en-Provence, Industries verriers: C 3417 Revendications des privilèges (1436-1785), C 4725 Edit de confirmation des privilèges (1727). Extrait des registres du Conseil d'État du 11 décembre 1751 «*Requête de l'adjudication des Fermes-Unies, contre le syndic des gentilshommes verriers de ladite Province*».

tiellement artisanale et rurale, mais aussi de leur pauvreté endémique et des travaux manuels auxquels ils se livraient quotidiennement. Pour compenser ce qu'ils ressentait sans doute comme une situation d'infériorité, ils constituèrent un groupe social très fermé, cimenté par une forte cohésion et un très grand orgueil de classe (de caste) »¹².

Un petit quatrain du poète François Maynard, à l'encontre de Saint-Amand, lui aussi poète mais fils d'un gentilhomme verrier, illustre l'ambiguïté d'être tout à la fois noble et artisan, lorsque l'art a déserté les réalisations.

*Votre noblesse est mince, Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis que vous sortez;
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre, Adieu vos qualités.*

D'autres considérations, puisées à la même source, complètent le tableau :

« Ils se mariaient jeunes et avaient de nombreux enfants dont beaucoup mouraient en bas âge. Les garçons commençaient à travailler à la verrerie, très jeunes, tandis que les autres fils s'engageaient dans l'armée ou entraient dans les Ordres; l'Église accueillait aussi les filles non mariées »¹³.

« Peu lettrés, et même très souvent illettrés, ils étaient grands chasseurs de sangliers et de lièvres, volontiers batailleurs, en particulier en duels, buvant d'abondance pour compenser la chaleur des fours, querelleurs impénitents, certains groupes se montrèrent parfois dangereux... et furent sans doute à l'origine de cette image peu flatteuse ! »¹⁴.

Ces traits sont pleinement confirmés par le comportement des verriers du XIV^e, buveurs et querelleurs, tels les Tartarins qui eurent même de sérieux démêlés avec l'évêque d'Apt.

APERÇUS CONCERNANT LE FONCTIONNEMENT DES VERRERIES ET LEURS PRODUCTIONS

À ce stade de notre enquête, il semble cependant utile de découvrir ce que furent les verreries artisanales durant des siècles. Les travaux de quelques spécialistes en fournissent une image que l'on peut résumer comme suit :

Les fours de verrier comptaient de 2 à 5 postes correspondant aux « pots » dans lesquels la matière vitrifiée est obtenue. À raison d'une coulée par jour et de 180 coulées par an, allant du 1^{er} octobre au 30 juin suivant, la

12. Christian DE FERRY, *Histoire généalogique...*, op. cit., p. 43.

13. *Ibid.*, p. 44.

14. *Ibid.*, p. 45.

production annuelle pouvait donc atteindre de 15 à 30 tonnes, selon le nombre des postes utilisés.

Gros consommateurs de bois, les fours brûlaient selon leur importance de 40 à 60 stères de bois par coulée, ce qui donne, à raison d'une coulée par jour sur 180 jours, de 7 200 à 11 800 stères. De telles consommations supposaient l'existence de massifs forestiers étendus, ce qui semble avoir été le cas sur le plateau d'Albion. Plusieurs d'entre eux dépassaient, selon les mesures effectuées sur la carte de Cassini, les 500 hectares. Ces surfaces importantes ne suffisaient pas toujours, car les verriers n'étant pas les seuls à user, voire abuser de la forêt, les conflits avec les habitants des communautés voisines n'étaient pas rares, mais cela est une tout autre histoire qui alimente généralement les archives communales.

Les consommations de bois étant considérables, les propriétaires tels le comte de Sault ou l'abbé de Valsaintes, limitaient par contrat la durée d'exploitation sur un site donné. L'abandon du site était inéluctable et, en attendant d'y revenir ultérieurement, il fallait construire ailleurs. L'impératif énergétique explique la discontinuité de fonctionnement des verreries et, par nécessité, leur multiplication. Certains baux de location, permettant l'extraction du bois mort ou vif, stipulaient précisément les durées de fonctionnement et les interruptions. La verrerie dite du château de Saint Christol semble échapper à cette contrainte, comme d'autres, probablement approvisionnées en frites provenant de fours de fusion installés en forêt.

Il va sans dire que les coûts de construction ou de reconstruction, après un certain abandon, pesaient lourdement sur l'équilibre financier et obligeaient les maîtres verriers à s'associer, ou bien, à s'engager le temps nécessaire chez des confrères.

Excentrée par rapport à ses ressources en matières premières, mais plus encore vis-à-vis des lieux de consommation : Aix, Avignon, Marseille, Sisteron, le verrier devait donc assurer le transport de marchandises fragiles par des sentiers montagneux, ou bien encore, passer la Durance.

COMBIEN DE VERRERIES POUR QUELLES QUANTITÉS PRODUITES ?

Prenant en compte les recherches des spécialistes auxquelles s'ajoutent la consultation de nombreuses archives, l'existence d'au moins 34 verreries, ayant fonctionné peu ou prou dans la région sur six siècles, est assurée. Malheureusement, compte tenu de leur discontinuité de fonctionnement et de l'absence de documents, leurs durées réelles d'activité nous échappent totalement. Seule la durée des constructions peut être l'objet d'estimations.

En prenant toutes les précautions d'usage, bien imprégnée de toutes les données rassemblées, une hypothèse semble devoir s'imposer.

Elle se résume ainsi : deux verreries au moins ont pu fonctionner de manière quasi permanente durant près de cinq siècles dans notre région.

Autrement dit, et sauf de courtes exceptions, la production annuelle de verre pouvait dans ces conditions atteindre, bon an mal an, de 40 et 60 tonnes.

À partir de cette base s'ouvre une intéressante comparaison. T.J. Markovitch¹⁵, un historien quantitativiste a établi une estimation de la production totale de verre en France à partir de la fin du XVIII^e siècle. Avant la Révolution, le tonnage qu'il avance étant de 33 500 tonnes, la consommation de verre se serait élevée à un kilo environ par tête. Allons plus avant, en appliquant cette valeur à la population du pays d'Apt en 1793 (28 000 habitants), nous obtenons le chiffre de 28 tonnes, soit l'équivalent de la production d'une seule verrerie, laissant en conséquence un tonnage à peu près identique à distribuer dans les grandes villes (Avignon, Aix ou Marseille, voire Carpentras ou Sisteron).

L'INDUSTRIE RÉVOLUTIONNE AU XIX^e SIÈCLE LA PRODUCTION DU VERRE

La Révolution abolit les corporations et tous les privilèges, y compris ceux des gentilshommes verriers. De plus, l'augmentation du prix du bois condamnait à terme l'artisanat verrier. Pourtant, telle n'était pas l'opinion des derniers Ferry, ils rallumèrent le four de la verrerie de Saint Marc vers 1804. Elle employait 15 ouvriers, et demeura en activité jusqu'en 1845, après avoir été toutefois soumise à l'autorisation de poursuivre par ordonnance royale du 4 octobre 1830.

Cette ordonnance montre que sous la Restauration, l'administration intervient dans le domaine industriel. Une seconde affaire, de quelques années antérieures à la précédente, le confirme. Joseph de Ferry du Claux présente, en 1827, une pétition pour l'installation d'une verrerie à Villars. Sa démarche montre qu'il croyait encore à l'avenir de l'artisanat verrier, malheureusement pour lui, sa demande s'embourbera durant des mois dans les bureaux des administrations parisiennes; elle n'aboutira pas, ce qui amènera cet homme, vraisemblablement ruiné, à s'expatrier en Louisiane. La dernière verrerie construite au lieu-dit Catalan en 1830 à Simiane, eut plus de chance. Elle fonctionna avec seulement 5 ouvriers pour la production de bouteilles soufflées et de dames-jeannes. Sa production ne devait pas dépasser les 15 à 20 tonnes. La perte quasi-totale du vignoble, dès 1877, a certainement porté le coup de grâce à l'entreprise. Après le décès de Paul-Émile de Ferry de Fontnouvelle, gentilhomme verrier, dernier maître artisan, Catalan ferma ses portes en 1889. Tout juste avant l'apparition d'ateliers de fabrication semi-automatique d'objets courants, fonctionnant à la houille.

15. Tihomir J. MARKOVITCH, *L'Industrie française de 1789 à 1964. Analyse des faits*, Institut de Science Économique Appliquée I.S.E.A. (AF 6 N°174), Paris, juin 1966.

À cette date, la consommation de verre par tête avait été multipliée par 7,5 en un siècle, grâce à la demande de verre à vitre, ce qu'il faut souligner. Les fabrications semi-automatiques, relayées au XX^e siècle par le totalement automatique, même pour le flaconnage de luxe, reléguèrent l'habileté manuelle et le soufflage du verre dans quelques niches, celles de l'artisanat d'art et de ses productions coûteuses et donc confidentielles. Depuis, les émules de Benedetto Ferro, verrier d'art à Goult, continuent néanmoins de réjouir nos yeux, qu'ils se nomment : Daum, Dumaine, Gallé, Goupil, Jean, Lalique ou bien, encore et toujours, Murano dont il y a cinq siècles les Ferry utilisèrent les secrets.

Michel WANNERROY

